

Watten et les conflits du 20^{ème} siècle

LA BATAILLE DE WATTEN

mai 1940

*Récit de la Bataille de Watten
et de
la prise d'otages
par le
Capitaine Jean-Marie Leveaux*

Témoignage de M. Félix Duriez
Maire de Watten en 1940

**LA BATAILLE
DE
WATTEN**

Mai 1940

Récits

du Capitaine Jean-Marie Leveaux

Commandant la 3^{ème} Compagnie du 14^{ème} RRT
Secteur fortifié des Flandres

et de Mr Félix Duriez
maire de Watten en 1940

OUVRAGE EDITE PAR LA MAIRIE DE WATTEN
avec la collaboration de
René LOGGHE et Jean-Luc AVART

Avant-Propos

En mai 1940, les armées allemandes déferlaient sur la France et allaient de victoires en victoires.

Le 23 mai, les premiers éléments blindés de la division « SS Adolph Hitler » venant du Pas de Calais se heurtaient à une résistance héroïque des troupes françaises retranchées sur la rive droite de l'Aa et commandées par un chef courageux et exemplaire :

le Capitaine Jean-Marie LEVEAUX

Surpris par cette résistance les allemands prétendaient que les civils avaient pris part aux combats. Après la reddition le 26 mai au matin des défenseurs de Watten qui avaient épuisé tous les moyens de défense, l'ennemi arrêta 105 otages civils avec la ferme intention de les fusiller.

La libération de ces otages fut obtenue grâce à l'intervention courageuse du Capitaine Jean-Marie LEVEAUX.

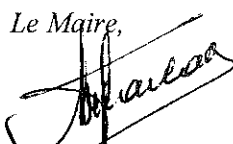
En signe de reconnaissance, le Conseil Municipal dans sa séance du 28 juin 1984 a décidé que la place située sur le lit bouché de l'Aa s'appellerait désormais « Place du Capitaine Jean-Marie LEVEAUX ». Ces pages glorieuses de notre histoire méritaient d'être rappelées.

Elles constituent un hommage à ceux qui les ont vécues, elles imposent l'exemple et la reconnaissance aux générations plus jeunes.

Le Capitaine LEVEAUX que nous avons la chance de retrouver est décédé le 17 décembre 1984.

Qu'il soit remercié pour le « Récit de la Bataille de Watten »



Le Maire,

Jean-Marie HARLAY



RECIT DE LA BATAILLE DE WATTEN

23 au 26 mai 1940

par le Capitaine Jean-Marie LEVEAUX

Le 10 mai 1940, les chefs aveugles et en proie à cette démentielle impatience de combattre qui nous valut Crécy, Azincourt, Waterloo, Charleroi et tant d'autres, poussèrent en avant des fortifications frontalières l'armée qui eût dû en assurer la défense. Cette folle manœuvre, en vidant de ses gardiens la ligne fortifiée en laquelle le pays avait mis paresseusement sa confiance la rendit inopérante et livra aux divisions allemandes de choc une armée mal équipée, sans moral ni esprit offensif, et qui n'eut même pas le temps d'articuler son dispositif. Peut-être une troupe ardente et sûre de la victoire, telle qu'était l'armée, qui en août 14, s'était fait battre à Charleroi et à Morhange, aurait-elle pu s'en tirer et, en dépit de ses sévères défaites initiales, se réformer et connaître, elle aussi, sa Victoire de la Marne...

Mais l'armée de 1940, après neuf mois de vie de château et de « foyers du soldat », fut, tout de suite, tellement surclassée en tous domaines que le premier choc la volatilisa en une poussière d'unités qui perdirent aussitôt toute liaison d'avec le commandement suprême et dont chacune se mit, selon la valeur du chef qui la commandait, à faire, pour l'honneur, son devoir, ou à fuir éperdument. Dans les deux cas, c'est également sans espoir. L'affaire se termina autour de Dunkerque, dans un quadrilatère où quelque 300-000 hommes, français et britanniques, se trouvèrent parqués. Un côté du rectangle était la ligne mouvante où vient mourir le flot d'une mer grise au long d'une plage sans fin, cependant que, sur les trois autres faces de ce quadrilatère qui se rétrécissait sans cesse, des troupes, qui se savaient sacrifiées, s'efforçait de ralentir l'investissement ennemi.

Ma 3^{ème} compagnie faisait partie de ces troupes sacrifiées. Une chance en dépit des apparences car mieux vaut se mesurer à la Fatalité que de fuir, affolé, devant elle sans comprendre et

sans éviter sa griffe pour autant. Nous avons eu, nous, la chance de pouvoir nous battre. Une vraie chance car tant d'autres n'eurent pas cette consolation, qui connurent la honte et l'amertume d'être pris sans avoir même pu tirer un coup de fusil ! Je ne parle pas, bien entendu, des rares officiers indignes qui, trop lâches ou trop incapables pour accepter et conduire le combat, abandonnèrent leur troupe, mais je pense aux braves qui, décidés pourtant à ne se point laisser faire, furent écrasés de bombes d'avions dans leurs nids de résistance ou se heurtèrent à des engins blindés contre lesquels leurs fusils dérisoires étaient aussi inefficaces que la poignée de sable qu'un enfant jetterait à un éléphant.

Ceux-là, cueillis comme des mouches, subirent la pire des humiliations que peut apporter une défaite imméritée.

Nous avons eu, nous, le bonheur de n'avoir point affaire aux chars et la possibilité de nous mesurer à l'ennemi dans des conditions presque égales. Nous finîmes, il est vrai, par succomber, mais ce ne fut qu'à la longue, et sous le nombre, et par pénurie de munitions, et non sans avoir durement marqué l'adversaire et l'avoir contraint à s'employer à fond. Le 16 mai, nous quittâmes Hondschoote pour Tervaete sur l'Yser, entre Dixmude et Nieuport. Nous y demeurâmes cinq jours occupés à miner les ponts de l'Yser et à mettre la rive en état de défense.

Sans journaux évidemment, mais aussi sans radio par manque d'électricité, nous ignorions tout des opérations en cours. Mais un vent de défaite soufflait, apporté par la foule immense et lamentable des réfugiés qui, en auto, en camion, en vélo ou à pied, passait le pont, fuyant vers l'arrière.

- « Bruxelles est pris ! » disaient certains.

Dans la nuit du 21 au 22, nous reçûmes l'ordre de nous porter sur Bray-Dunes où nous demeurâmes tout le jour. Le lendemain, à quatre heures du matin (le 23) nous partîmes à Watten sur l'Aa.

Dunkerque brûlait à l'horizon. Aux environs des deux tours et du phare qui jalonnaient l'agglomération, nous pûmes compter huit gros foyers d'incendie. De l'un, formidable, et où j'identifiai le dépôt d'essence de Saint-Pol, bouillonnait, comme un volcan, une énorme colonne de fumée noire qui montait, compacte et gonflée, s'élargissait en épaisses volutes, et s'étirait sur des kilomètres au-dessus de la mer.

Quand nous atteignîmes Bergues la porte de Cassel était fermée par des tonneaux, des tombereaux et des amoncellements de pavés le tout formant une barricade au bout de la rue du Sud. Sur le rempart, de part et d'autre de la poterne, des soldats anglais, l'arme à la main, surveillaient la plaine et les abords du Faubourg de Cassel.

Nous prîmes la dérivation et nous nous engageâmes le long de la Haute-Colme. Tout le long de la rive gauche, on travaillait fébrilement : les ponts tournants étaient ouverts et les ponts-levis dressés ; et partout des équipes aménageaient à la hâte des emplacements de tir et creusaient des alvéoles individuelles dans la banquette de terre qui sépare la route du canal.

Nous débarquâmes à Watten en pleine déroute des unités de toutes armes qui refluaient en désordre vers le Nord.

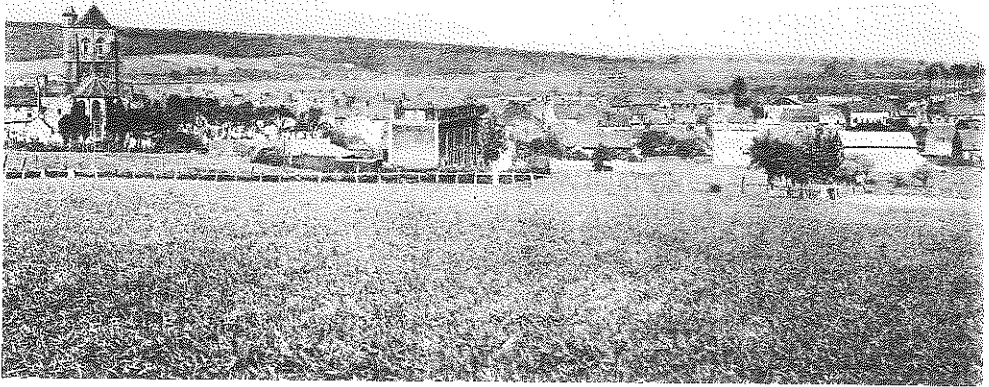
« C'est sur vous que nous comptons pour défendre cette pièce maîtresse de notre échiquier, nous dit le colonel Compagnon (du secteur fortifié des Flandres). Faites pour le mieux ! ».

Mon champ de bataille fut donc ce paysage gracieux et mesuré qui, d'être accidenté et boisé aux confins d'une plaine vouée à la culture, jouit d'un renom de pittoresque dans toute la région flamande. On y excursionnait volontiers depuis Lille ou depuis Dunkerque.

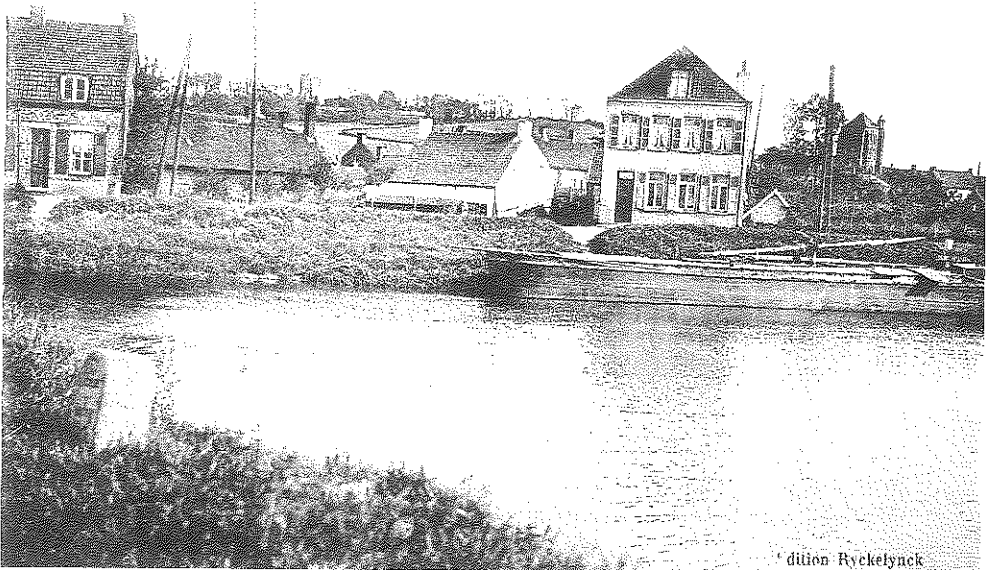
Tout au long de la journée du 23 mai, nous vîmes refluer vers le Nord, vers Dunkerque, des troupes et des convois. Au bord de ce torrent que charrait la rue, passait parfois, comme une goutte d'écume, un isolé sans armes. Il prenait, en nous voyant immobiles et sous les armes, l'allure de Caïn dans le tableau de Prud'hon. Au début, j'en interpellai quelques uns. Tous, ils avaient de bonnes raisons pour m'expliquer comment ils avaient « perdu » leur unité et pourquoi il importait qu'ils courussent vers le Nord. La panique délayait leur regard et je les laissai bien vite filer de peur que leur maladie ne fût contagieuse... et ne risquât de contaminer mes braves petits gars.

Dans la soirée du 23, les convois et les fuyards se raréfièrent et puis il n'y eut plus rien sur la rive opposée, ni dans les rues de Watten : un vide immense là où se pressait tout à l'heure une foule.

WATTEN — La Vallée de l'Aa



WATTEN L'Aa



L'heure était venue de prendre nos emplacements de combat. Cependant il ne se passa rien avant le milieu de la nuit où une automitrailleuse allemande s'étant présentée devant le grand pont, les défenseurs de ce dernier le firent sauter et ouvrirent le feu contre l'engin qui riposta.

La rue était jonchée de débris arrachés aux maisons par l'explosion du pont et toutes les vitres étaient brisées. Mais tout maintenant paraissait calme sur l'autre rive : la route de Saint-Omer filait, apparemment déserte, entre la noire rangée de maisons et l'Aa, luisante de lune. Avec précaution, nous traversâmes la barricade qui obstruait le pont. Un silence complet emplissait l'espace, un silence total, parfait, d'autant plus extraordinaire de suivre le tumulte.

Le paysage était sinistre à souhait sous l'oblique lune qui allongeait d'immenses ombres et déformait traîtreusement les objets.

Au bord de la cassure, qui fendait le pont, montait l'âcre odeur, morbide et attirante comme un abîme, de la fumée qui traînait encore, mêlée à l'humide senteur du fleuve et à la moisissure des pierres disloquées. J'approchai mon poignet de mes yeux : il était une heure du matin (24).

Soudain, sur l'autre rive, au bout du coron qui bordait la route de Saint-Omer, une lueur s'allume, rouge et jaune, avec un grand tintamarre, et une gerbe de balles traçantes s'abattit sur notre rive, et sur le pont mutilé. Mais tout près, notre fusil-mitrailleur riposta et nous vîmes nettement sous la lune, l'engin allemand s'éloigner et disparaître.

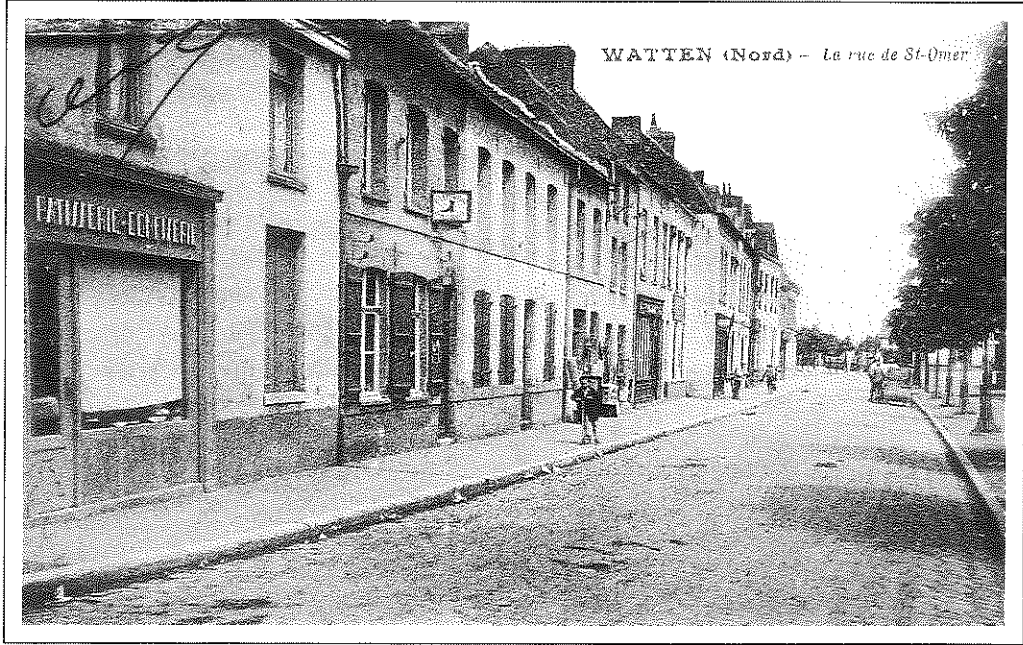
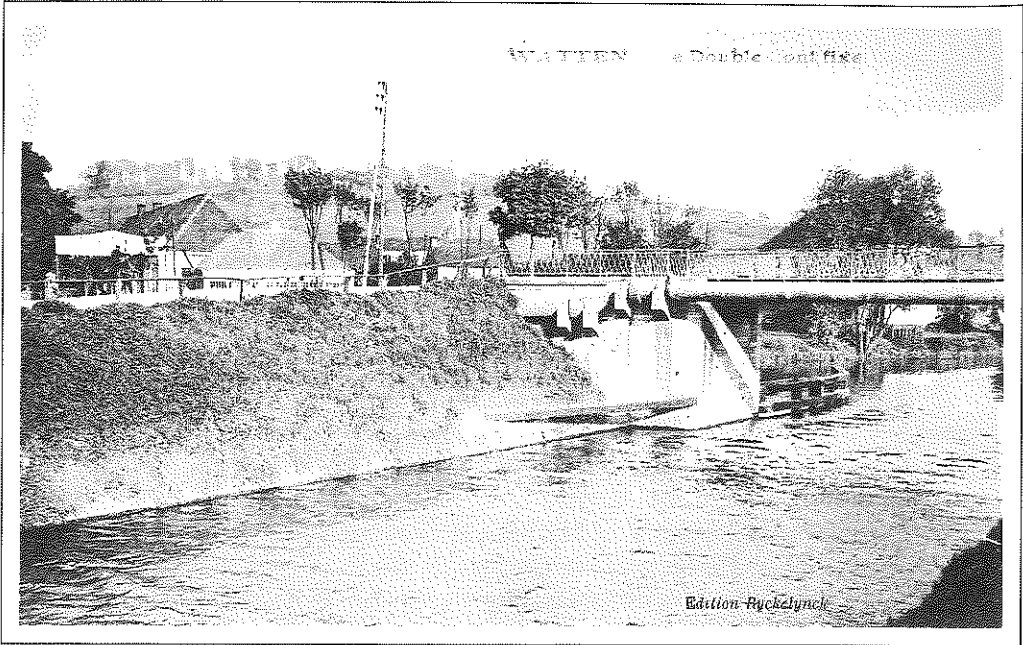
- « L'attaque sera pour aujourd'hui... » pensai-je.

A l'aube, (24) je fis le tour de mon dispositif :

1/ un sous-lieutenant et 20 hommes du 248^{ème} étaient en petit poste au pont tournant de Wattendam avec un fusil mitrailleur.

2/ ma propre unité, la 3^{ème} compagnie du 14^{ème} R.R.T., 60 hommes pour 30 fusils, fournit deux petits postes de surveillance à l'orée des maisons, l'un sur la route de Millam, l'autre sur la route qui monte à la Tour.

3/ Un aspirant avec quelques hommes du 27^{ème} G.R.D.I. et un fusil mitrailleur, surveillaient, au delà du pont détruit, la route de Saint-Omer.



4/ Enfin le reste de mon unité, posté aux fenêtres des maisons en bordure de l'Aa faisait face à la rive gauche.

Il ne m'échappait pas que j'avais réalisé un système de défense qui évoquait le temps des couleuvrines et des catapultes plutôt que celui des mitrailleuses et des chars d'assaut les maisons bordières de l'Aa représentaient exactement un rempart précédé d'un fossé, les hommes aux fenêtres comme aux créneaux ; les ponts, à chaque extrémité de cette muraille, étaient les poternes que gardaient deux corps d'hommes d'armes ; le peu d'étendue des champs de tir, une portée d'arbalète, parachevait l'analogie. Cet aspect moyenâgeux de cette organisation s'imposait ironiquement à mon esprit et m'exaspérait. Mais que pouvais-je faire d'autres : des patrouilles de liaison envoyées le long de l'Aa, au Sud, et le long de la Haute-Colme, au Nord, m'avait convaincu, la veille, que je n'étais couvert ni à droite, ni à gauche ; ainsi avais-je utilisé au mieux les pauvres moyens dont je disposais pour accomplir ma mission en tenant le plus longtemps possible.

En revanche, je savais, dès ce moment, que cette mission était une mission de sacrifice, que reculer, une fois le combat engagé, serait chose impossible, et déjà, réalisant le vide à ma droite, le vide à ma gauche, pouvais-je, me retournant vers les paisibles collines qui dominent la ville, deviner, dans leur gracieux encerclement, la forme de la souricières

Mais c'était un des devoirs de ma charge, et non le plus facile, que d'assumer seul les soucis et les responsabilités et de garder pour moi seul une inquiétude que nul ne devait, sous mon apparente tranquillité, entrevoir : sans illusion, sans espoir, mais affichant confiance et belle humeur, je fis la tournée de mes postes que j'eus la satisfaction de trouver en bonne condition chacun décidé à faire de son mieux.

En place de l'attaque attendue, nous eûmes la joie de voir arriver un escadron de G.R.D.I. commandé par le Capitaine Lemaire. Grâce aux puissants moyens de feu dont disposait son unité, nous pûmes, en plein accord, remanier et étendre les dispositifs de défense : des détachements du G.R.D.I. couvrirent notre gauche jusqu'à la Tuilerie et un groupe de mitrailleuses prit position dans le bois qui couronne la colline, au pied de la Tour et qui domine la ville.

Ainsi étaient maintenant tenus tous les points délicats et vulnérables dont la non occupation m'avait tant inquiété la veille.

Je pus ainsi regrouper mon unité et la placer en un repos bien mérité dans la salle St Gilles.

Malheureusement dans la matinée, un coup de main ennemi captura les hommes du poste de la passerelle et leur fusil mitrailleur. Après une nuit calme le 25 au matin l'artillerie ennemie commença de bombarder par 77 et 105 les hauteurs de la Tour. De notre côté, pas un coup de canon, aucune artillerie, à croire vraiment qu'en dépit des milliards engloutis dans les Budgets de la Défense Nationale, les usines d'armement françaises avaient chômé depuis l'Armistice de novembre 18 ! et les Allemands de bombarder nos positions, de frapper sans recevoir, de fouiller tout à loisir de percutants et de fusants le bois où nous avons placé le groupe de mitrailleuses.

Pendant toute la matinée du 25 mai la pression ennemie se resserra sur les bords de l'Aa et la Haute-Colme. Dès midi, nous dûmes abandonner nos têtes de pont sur la rive gauche et nous organiser défensivement sur la rive droite.

Mais la circulation dans les rues de la ville, entre les maisons, était encore possible et je pus faire distribuer un repas à mes hommes, malgré la disette causée par l'absence de ravitaillement et la surcharge de population amenée en ville par l'afflux des réfugiés. J'avais encore pu acheter du pain, qui, non levé et non travaillé, (les pétrins mécaniques étant arrêtés par le manque de gaz et d'électricité), présentant l'aspect de galettes plates, presque sans mie, mais qui fut mangé avec appétit, accompagné de nos dernières vivres de réserve et de la bière que nous avons pu trouver dans les épiceries.

Vers 13 heures, le tir ennemi se raccourcit et quelques obus vinrent tomber aux alentours du pont tournant et de la passerelle. Le premier vint tuer, au carrefour de la route de Millam, devant la boulangerie, trois petits garçons.

Dans tout le quartier flottait ce goût âcre de la fumée mélangée de poussière, et retentissait, en tragique orchestre, sifflements, explosions, miaulements.

L'attaque allemande se déclencha vers 15 heures. Unité de travailleurs, nous n'avions, je l'ai dit au début de ce récit, jamais fait d'exercice de combat, mais tout de suite chacun nous retrouvions ce vieil instinct guerrier, en tout homme latent, et

aussi cet esprit d'initiative qui au moment du coup dur, supplante le fatalisme. et l'indifférence dont se cuirasse habituellement le soldat contre la routine quotidienne de la vie militaire. Très vite, une moitié de mon unité s'étendit en tirailleurs tout le long de la venelle qui joint la grande Rue à la rue de Millam.

Le long de cette dernière rue, le reste de l'effectif se posta, par petits groupes, aux fenêtres des maisons, constituant ainsi une autre ligne disposée en équerre avec la première et qui acheva le dispositif.

Les allemands subirent des pertes sérieuses et ne purent, à aucun moment, déboucher de la passerelle. Dans les maisons (j'allais de l'une à l'autre pour encourager mes hommes) les femmes s'étaient réfugiées dans la pièce centrale ou dans la cave. Certaines, prostrées, sursautaient à chaque détonation proche. D'autres crânes, s'offraient à être utiles, ouvraient les portes, déplaçaient un meuble.

Mais les allemands qui avaient franchi l'Aa, à hauteur de la tuilerie, à quelque 1500 mètres au Sud de Watten, gravirent les collines et nous encerclèrent. Des hommes noirs, là-haut, progressaient par bonds, à mi-cote des vertes croupes, et leur mouvement, concerté, précis, avait quelque chose de mathématique et d'inexorable. Bientôt, ils occupèrent les emplacements de notre groupe mitrailleuse détruit par l'artillerie, qui, depuis des heures, avait pilonné le Bois de la Tour ; bientôt, ils commencèrent à tirer sur la ville. Ce fut à ce moment que le Lieutenant Roux, remplaçant le Capitaine Lemaire blessé mortellement rompit le combat ; plaçant ainsi mon unité dans une position extrêmement critique : isolée dans un îlot de jardins et de maisons, complètement encerclée et criblée de balles, ma compagnie, dominée par les forces allemandes qui venaient d'occuper les collines, devait toujours faire face à l'attaque des ponts, et nous arrivions au bout de nos munitions.

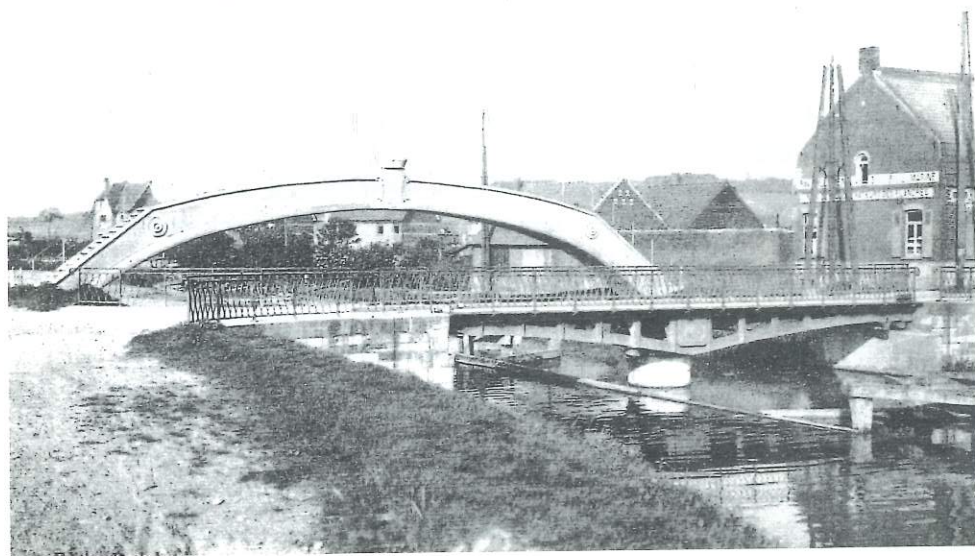
Les regards de mes hommes étaient encore confiants, mais il y flottait un trouble le long de, la venelle mes tirailleurs attendaient encore l'ennemi, couchés face aux jardins, là où je les avais placés ; mais je discernais je ne sais quelle hésitation dans l'ensemble de leur ligne ; sur les seuils des maisons de la rue

WATTEN (Nord) - Cité St Michel



Collection Renard - Watten

WATTEN - Le Pont tournant



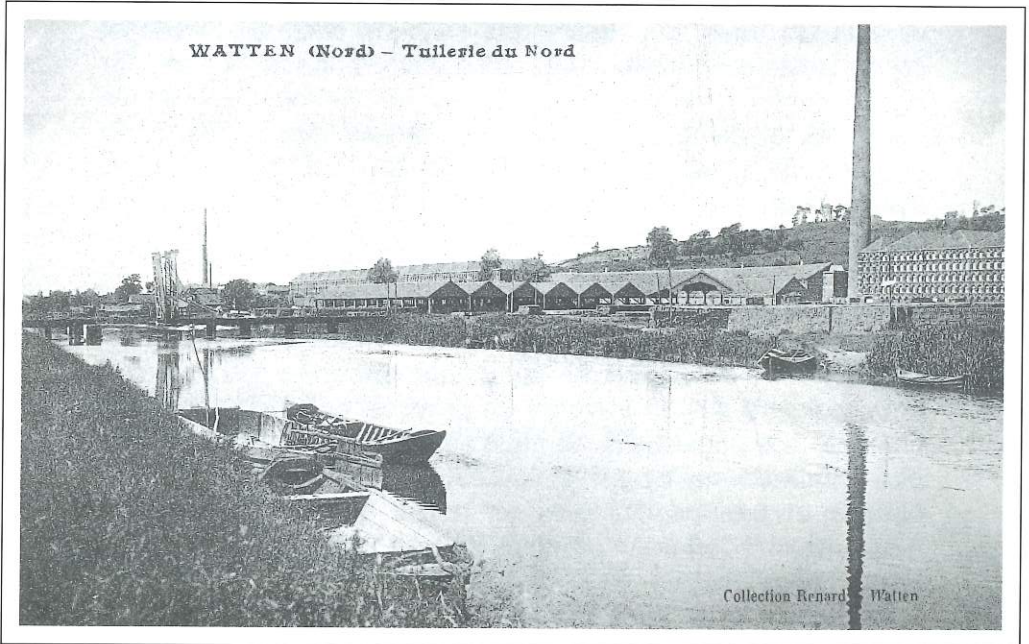
de Millam, les soldats se montraient, interrogateurs, inquiets, en proie à la crainte bien compréhensible d'être oubliés là et surpris par derrière.

Les allemands, dans quelques instants, allaient déboucher au bout des rues, pointer leurs mitraillettes, tirer dans le tas : et nous n'avions plus de munitions...

Un instant d'immense amertume, de découragement sans bornes un instant pendant lequel je sens toute ma fatigue, lourde de veilles, d'efforts vains, de volonté tendue, un instant d'épuisement, d'abandon. Mais soudain, je sentis autour de moi, le long de la venelle, sur les seuils des maisons toutes ces figures cerclees de jugulaires qui se tournaient vers moi en une suprême interrogation, tous ces regards fervents et avides d'espérance sous la visière des casques, et qui fixaient le capitaine dans l'attente et l'espoir d'un impossible miracle.

Mon devoir changeait de forme, nous n'avions plus de cartouches, nous étions encerclés, dépassés, notre mission avait été remplie ; il s'agissait maintenant de sauver la vie de tous ces braves gens qui avaient si bien accompli leur devoir, et dont j'avais la charge. Je rassemblai rapidement mes hommes et nous nous dissimulâmes dans une salle de cinéma, la salle St Gilles, cependant que l'ennemi occupait la ville et continuait sa progression. Mon plan était d'attendre la nuit pour tenter, à la faveur de l'obscurité, de franchir les lignes ennemies et de rejoindre nos avant-postes que je supposais être installés- approximativement vers Pont l'Abbesse ou Lynck. Plan hasardeux, désespéré, mais suprême chance à tenter.

Vers 22 heures nous partîmes, à la faveur d'un violent orage. Nous longeâmes la venelle, franchîmes la rue de Millam ; puis, glissant entre deux maisons, tel un serpent entre deux pierres, notre colonne par un traversa un jardin et déboucha dans les champs. La boussole à la main j'avançais lentement sous la pluie, traînant ma longue et lourde colonne à travers le tapis humide et profond des blés en herbe et des prairies. Un « homme-cisaille », à mon côté, coupait les clôtures séparant les parcelles.



Mais la pluie cessa et lorsque eut disparu le bruit de marée montante qu'elle versait sur la campagne, la marche nécessairement hésitante et tâtonnante de mes soixante gars se révéla dangereusement bruyante.

Une première sommation d'un poste heureusement assez lointain me fit infléchir notre direction vers la droite, mais, comme je ne voulais pas remonter vers le Bois de la Tour que je savais fortement occupé, je ne gravis en, oblique que les toutes premières pentes. Brusquement, comme pour nous faire une sinistre blague, les nuages s'écartèrent et une lune ronde et brillante allongea démesurément nos ombres sur le sol. Je fis aussitôt ranger tout mon monde contre une haie et me détachai en avant, avec mon « homme-cisaille » afin de reconnaître le passage avant d'y engager la troupe. Soudain, nous nous immobilisâmes ; à petite distance, sur notre gauche, un projecteur envoyait des longues et des brèves quelque part une réponse lumineuse partit devant nous, justement là où nous allions passer ; un troisième projecteur s'alluma, tout près, sur la droite. Un instant, nous regardâmes immobiles et silencieux, ces feux follets de malheur qui dansaient sur la campagne et, en un vaste cercle, dessinaient les mailles de notre souricière.

Engager mes soixante hommes désarmés entre ces postes presque jointifs, risquer de nous heurter à l'un d'eux qui, d'une bande de mitrailleuse affolée, me démolirait tous mes braves types, je n'y songeai pas un instant. Je n'eus pas besoin de leur expliquer que notre tentative échouait : ils avaient eux aussi, vu les signaux et ils avaient compris. Trempés et las, nous regagnâmes tristement la salle St Gilles, ayant laissé notre dernière espérance au pied d'une haie, quelque part dans les champs, entre Watten et Millam.

Le court orage de la nuit n'avait pas troublé le temps, et c'est l'aube claire d'une belle journée sereine qui se leva en ce matin du dimanche 26 mai.

Mais le deuil était dans nos cœurs.

Encerclés de patrouilles armées jusqu'aux dents, une mitraillette braquée sur la porte de notre salle, il fallut se rendre...

Il était six heures du matin, des maisons, près du pont-tournant achevaient de brûler ; les morts que nous avions fait la veille, étaient une quinzaine environ, alignés sur des toiles de tente, le

long de la berge de la Haute-Colme. L'ennemi (c'était la S.S. A. Hitler) nous traita d'autant plus correctement que ma troupe garda, dans l'adversité et malgré sa fatigue, une attitude digne et ordonnée.

On nous emmena à Bayenghem-les-Eperlecques où furent également amenés les cent cinq otages civils pris, pendant la nuit, parmi les habitants de la ville. C'est là, dans une prairie, parmi les chars et les autos-mitrailleuses de la colonne motorisée que je fus interrogé par deux officiers. L'un d'eux, après avoir vérifié les insignes de mon grade sur un petit livre, me dit en excellent français

- « je ne vous poserai aucune question d'ordre militaire à laquelle votre honneur vous interdirait de répondre. Nous n'avons d'ailleurs pas besoin de renseignements de cet ordre. Mais nous avons un point très grave à éclaircir : pour la première fois depuis le début de la campagne, nous avons eu l'impression que des éléments civils avaient pris part au combat. Des coups de fusil ont été tirés par les fenêtres des maisons... qu'avez-vous à dire à ce sujet ?

Je songeai, avec un certain orgueil, je l'avoue, que c'était là un implicite et désintéressé hommage rendu à mon système de défense et à l'âpreté de notre résistance, puis, après un instant de réflexion, je répondis :

- « les coups de fusil partant des fenêtres ont été tirés par mes hommes... »

- « cela, c'était de bonne guerre, Monsieur » interrompit, textuellement l'officier allemand.

« Je suis Français, repris-je, et les otages sont mes compatriotes. Si je croyais que des civils ont pris part au combat, pour ne pas condamner les otages et pour ne pas mentir, je vous dirais : je ne sais pas, je n'ai rien vu... Mais il n'en est pas ainsi »

Pendant toute la durée de l'action, je suis entré dans toutes les maisons du front de combat pour y placer mes hommes, pour les encourager, et même pour faire le coup de feu à leur côté. Or, dans toutes les maisons, les habitants, en proie à une terreur bien légitime, étaient terrés dans la cave quand la maison en comportait une, réfugiés dans une pièce centrale, au cas contraire. Je puis, en toute certitude et en toute conscience, vous donner ma parole d'officier qu'aucun élément civil n'a pris part au combat...

L'officier allemand partit alors rendre compte à ses supérieurs. Quelques minutes plus tard, il revenait : « soldats nous-mêmes, dit-il, nous avons foi dans la parole d'un soldat : les otages vont être libérés ».

Les mêmes paroles furent répétées, peu après, à Monsieur Duriez, Maire de Watten, qui, bien entendu, était parmi les otages.

Quant à nous, on nous emmena en camions à Desvres où un camp provisoire de prisonniers était constitué sur le stade de la ville. Le lendemain, on me sépara de mes hommes. Notre carrière de prisonniers commençait.

Ainsi finit la 3^{ème} Compagnie du 14^e Régiment Régional, le 26 mai 1940.

Il y avait exactement neuf mois jour pour jour, que le 26 août 1939, une informe masse d'hommes divers qu'une affiche blanche portant un (6) venait d'arracher à leur vie quotidienne et à leurs femmes s'était rassemblée pour la première fois dans la cour d'une école de Wormhout. Ils étaient, ces hommes divers, devenus une unité cohérente où chacun s'était intégré, une unité réelle, possédant une vie collective, une solidarité, un amour propre. Pendant neuf mois, jour après jour, par les pluies d'automne et par les neiges d'hiver, ils avaient remué la lourde argile des Flandres.

Lorsque vint le moment d'affronter l'adversaire, alors que tant d'autres, pourtant mieux armés, s'efforçaient d'échapper à l'étreinte de l'ennemi plutôt qu'à lui faire face, ils restèrent là où on les avait placés, ils empêchèrent l'ennemi de franchir les ponts dont on leur avait confié la garde, ils tirèrent jusqu'à leur dernière cartouche. Ils combattaient presque chez eux, à côté de leurs foyers, ils auraient pu, eux aussi et plus aisément que quiconque, se défilier pendant qu'il en était temps encore, mais nul d'entre eux n'y eût consenti. Cette conception, peut-être périmée, en cette guerre, qu'on ne doit pas quitter son poste, nous l'avons payée, certains d'entre nous la paient encore hélas ! d'une longue captivité.

Nous ne regrettons rien : nous avons vécu ensemble de dures heures, mais de belles heures que nous pourrons toujours évoquer sans remords, ni gêne. Et nous pourrons tous, nous, les anciens de la « trois » nous rencontrer, n'importe où et

n'importe quand, sans qu'aucun ait jamais à rougir devant aucun.

Et enfin, pour ceux dont le péché mignon est l'orgueil, non pas l'orgueil banal, mais l'orgueil que certains cultivent en eux, et qui consiste à trouver le courage de vivre dans l'estime qu'on peut avoir pour soi-même, pour ceux-là l'exceptionnelle occasion offerte par la dure aventure leur aura permis de mesurer à quel degré de sacrifice ils étaient prêts à consentir pour ne pas « *vivendi perdere causas* ».

Tous les faits relatés dans le récit ci-dessus sont rigoureusement exacts.
J'autorise l'usage de tout ou partie de cette relation à des fins d'histoires régionales.

Savigny sur Orge, 15 juin 1984

Jean-Marie Leveaux

Citation à l'ordre de l'Armée du Capitaine Leveaux

« Officier d'une haute valeur morale, chargé au cours de la bataille de Dunkerque, du Commandement de la défense de Watten, a rempli sa mission avec une énergie exemplaire. A réussi par son autorité et son exemple personnel à amalgamer les éléments de défense très disparates et privés de moyens modernes de défense. A résisté ainsi pendant trois jours à de violentes attaques ennemies. Encerclé après des combats acharnés, n'a cessé le combat avec son unité, qu'après avoir épuisé tous ses moyens de défense et cherché en vain à rompre les lignes ennemies ».

Le récit de la Bataille de Watten a été écrit en septième au lendemain des événements qu'il rapporte.
Je le fais recopier tel quel après 44 années écoulées.
Il est le récit d'un témoin et contient l'essentiel de ce que j'ai vu et vécu en ces trois jours et nuits de mai 1940.



LA PLACE DU CAPITAINE LEVEAUX

FUT INAUGUREE A WATTEN

LE DIMANCHE 8 MAI 1985

en présence notamment de

Melle Marie-Jeanne LEVEAUX
fille du Capitaine
Et
de Mr Maurice PENANT
le plus jeune otage



**RESUME DES OPERATIONS DE GUERRE
1939-1940
vécues dans la commune de WATTEN**

*Récit de Mr Félix DURIEZ
maire de Watten jusqu'au 30 novembre 1941*

L'étonnement fut grand dans la petite commune de WATTEN les 14 et 15 mai 1940 lorsqu'on vit une avalanche continue de gens, voitures, chevaux, descendant la montagne, venant surtout de la direction de CASSEL et des FLANDRES, se répandre dans le village, cherchant leur nourriture ou un logement.

Cet exode était produit par l'approche d'éléments allemands s'infiltrant en France après avoir ravagé une partie de la Belgique. Ce flot humain, la frayeur sur le dos, n'avait qu'un objectif : prendre la direction de Calais Boulogne pour arriver à Abbeville et de-là, fuir vers le centre de la France.

Le bruit circulait cependant que les allemands, faisant un mouvement enveloppant, se répandaient à vive allure dans nos régions défendues seulement par quelques éléments de troupes françaises mélangées de soldats belges et anglais.

Ces fuyards dévalèrent ainsi pendant une semaine, jetant la panique dans le pays. Depuis la terrible nuit du 18 au 19 mai passée à Dunkerque, un bon nombre de dunkerquois et de banlieusards dévalaient également vers Watten se mélangeant ainsi aux belges qui descendaient des Flandres.

C'était pénible de voir ce troupeau de piétons harassés et affamés pour la plupart se traîner dans les rues de Watten et quelquefois se coucher sur les trottoirs parce qu'ils ne pouvaient plus avancer et ils attendaient le sort qu'on voudrait leur réserver.

Le lundi 20 mai, vers onze heures du matin, un télégramme de Monsieur le Préfet adressé à la gendarmerie locale enjoint à tous les hommes et jeunes gens de 18 à 50 ans de se replier dans le département du Loir et Cher, ce qui jette l'effroi et la panique parmi la population. Tout le monde court de côté et d'autre ne sachant plus ce qu'il fait ; quelques hommes s'en vont à bicyclette dans la direction de la Somme, mais le plus grand nombre d'entre-eux attend

jusqu'au lendemain pour se mettre en route. Vers 16 heures un nouveau télégramme de Monsieur le Préfet contredit l'ordre lancé le matin et ramène ainsi le calme parmi les wattenais.

Dans l'après-midi du mardi 21 mai toute la population était à l'écoute du discours prononcé par Mr Paul REYNAUD à la Chambre des Députés et encore une fois tout le monde fut consterné en apprenant que la Ville d'Abbeville était aux mains des allemands qui coupaient ainsi la France en deux parties et empêchaient les relations entre le Nord et le reste du pays.

Dans la nuît du 21 au 22 mai des éléments perdus de toutes armes défilent comme des moutons dans les rues de Watten. Peu d'habitants ont eu l'occasion de les voir. Je pense qu'il n'y a que le préparateur en pharmacie qui ait pu les voir car un lieutenant- médecin de Pionniers s'est présenté à la pharmacie locale pour demander le strict nécessaire comme pansements. Tout ce qu'il possédait, a-t-il déclaré, avait été perdu lors de la retraite. Ce lieutenant médecin a demandé la route pour Calais.

Le soir du mercredi 22 mai quelques soldats anglais du Génie sont arrivés au Grand Pont Fixe et ont commencé à le miner car, paraît-il, une colonne blindée allemande s'avance à grands pas vers Watten. De chaque côté du pont étaient posées des mines et un peu plus loin des grands rouleaux de fil de fer barbelé empêchaient les piétons de passer. La nuit fut calme.

Le jeudi 23 mai vers midi des soldats français arrivèrent sur la place de Watten et s'organisèrent pour la défense. Les rares passants qui étaient dans les rues furent obligés de rentrer dans la première maison venue et tous ceux qui devaient passer le grand pont en étaient empêchés parce que, encore une fois, on attendait une colonne motorisée allemande qui ne venait pas. Les ouvriers de la filature Vandesmet furent contraints de rentrer chez eux et l'usine arrêta faute de personnel. Le reste de la journée se passa dans le calme, à part quelques combats furieux entre avions. Les soldats anglais étaient toujours à leur poste au grand pont et à 20 heures interdirent l'accès de ce pont.

Dans la nuît du 23 au 24 mai, vers 1 ou 2 heures, on entendit une explosion, c'était le pont que les anglais voulaient faire sauter mais qui ne sauta pas, on ne sait pourquoi.

Le vendredi 24 mai vers 6 heures et demi du matin, les premiers coups de canon retentirent à Watten. Les anciens de 14 ne s'effrayèrent pas ayant entendu plus que cela à la dernière guerre. Par contre, certains jeunes commencèrent à trembler en entendant une pareille aubade.

Les allemands tiraient de la route nationale de Saint-Omer à Calais sur le Front de Watten et au-dessus. Puis tout retomba dans le calme jusqu'à 10 heures car, c'est à ce moment que le grand pont sauta pour de bon, détériorant les maisons environnantes. De ce fait les communications sont coupées entre le Nord et le Pas-de-Calais, divisant Watten en deux tronçons : la rive gauche occupée partiellement par les allemands hier déguisés en réfugiés belges portant la couverture rouge, signe de ralliement, paraît-il, et la rive droite défendue par quelques soldats français ; le Capitaine LEMAIRE dans le centre et le long des bâtiments des Tuileries Du Nord et du Pas-de-Calais avec ses hommes et quelques mitrailleuses ; le Capitaine LEVEAUX à la tête de 60 hommes s'installe dans la salle Saint-Gilles et défend l'accès du pont tournant, à l'endroit où la Colme prend naissance, et l'écluse de Wattendam.

Quelques voitures allemandes débouchent en trombe de la rue de la gare et se trouvent bloquées à l'entrée du grand pont que les anglais viennent de faire sauter. Ces voitures, prises sous le feu des défenseurs qui occupent l'autre rive, sont endommagées et brûlées. Un groupe de soldats allemands place une mitrailleuse au premier étage d'une maison toute proche et tirent à leur tour. La bataille fait rage jusqu'à midi puis une accalmie se produit.

Dans l'après-midi vers 14 heures quelques motocyclistes français faisant partie du 59ème Régiment de Reconnaissance Divisionnaire d'Infanterie venant à allure forcée de Hollande arrivent pour aider leurs camarades fantassins du 65ème Régiment d'Infanterie à la défense de Watten. La journée f'ut ensuite d'un calme qui précédé l'orage mais rien ne vint.

Le samedi 25 mai fut une rude journée pour toute la population. Dans la matinée tout le monde se promenait et faisait des commentaires, les ménagères faisaient leurs provisions et nettoyaient à qui mieux mieux.

Tout à coup vers 15 heures 30 l'attaque commença, ce fut un déluge de fer et de feu qui passa au-dessus de la petite ville, les obus tombaient toujours sur le Mont. De plus des avions anglais qui se promenaient au-dessus de la ville furent pris par un violent tir de D.C.A. et un obus retomba non éclaté contre le mur d'une boulangerie où il éclata, tuant cinq personnes et en blessant d'autres, car l'on devait faire la queue pour le pain. Le tir d'artillerie se prolongea tard dans la soirée et c'est vers 10 heures que les premiers soldats allemands firent leur apparition sur la place de Watten. D'autres soldats étaient arrivés sur la route de Saint-Omer et commençaient l'escapade du Mont de Watten.

Ici se place une aventure qui a été vécue par moi et mon neveu. Donc, vers 17 heures, étant sorti malgré le tir d'artillerie, j'aperçus du côté nord de la ville une grande colonne de fumée et des lueurs d'incendie.

Mon devoir de Maire m'obligeait à me rendre sur les lieux et organiser les secours si ceux-ci étaient nécessaires à la sécurité du village tout entier. Bien que les rues soient absolument désertes, car des mitrailleuses sont placées à chaque coin de rue, je vais chez mon neveu Mr Alfred PANNIER, Lieutenant du corps de Sapeurs-Pompiers et président de la défense passive locale lui fait part de mes craintes. Il est certain que ce n'est pas le moment de sortir mais le devoir est là et nous nous décidons à aller voir où se trouve le foyer d'incendie, pour éviter si possible une catastrophe. Absolument seuls sur la route, nous arrivons avec des précautions à l'endroit, de l'incendie et voyons l'immeuble des COOPERATEURS DES FLANDRES, situé près du pont tournant et de la passerelle de la Société des Eaux de Houille, détruit par le feu, il ne reste plus que les pans de murs, tout l'intérieur s'écroule et flambe. Heureusement que le vent était propice et ne soufflait pas en direction de la ville. Voyant qu'il n'y a plus rien à faire et que le danger était écarté, nous nous disposons à rentrer lorsque tout à coup, à 10 ou 15 mètres de nous, débouche d'un pan de mur où il était caché, un soldat allemand, un vrai géant, revolver au poing et une grenade dans l'autre qui nous crie « Kamarade ».

Etonnés et je dirai même peu rassurés, nous nous regardons et nous nous voyons en très mauvaise posture. Cette fois çà y est dis-je à mon neveu, nous sommes cuits. En effet le soldat allemand s'avance de quelques pas et répète « Kamarade ». Nous n'avons qu'une seule chose à faire: nous en aller, mais au même moment le soldat fait un geste brutal avec son arme et nous montre étendu sur la berge, à quelques mètres du pont un soldat allemand mort d'une balle de mitrailleuse sans doute. Nous nous rendons compte que le mot « Kamarade » s'adressait à ce mort et machinalement, faisant un geste évasif, j'entraîne mon neveu et lui dit "Attention à nous....n'ayons pas l'air de fuir, nous allons recevoir une décharge de revolver".....

Nous marchons à pas comptés toujours surpris de ne pas recevoir une balle et franchissons les quelques 50 mètres qui nous mettent à l'abri d'un mur et nous poussons un soupir de soulagement tout en accélérant l'allure. Pourquoi n'avons-nous pas été tués? Nous étions seuls dans la rue, à quel sentiment le soldat a-t-il obéi? Nous devons être tués c'est certain. Peut être l'allemand a-t-il pensé que nous allions chercher du secours pour son camarade. En tout cas nous avons rempli notre devoir, mais nous l'avons échappé belle.

Pendant tout ce temps l'attaque continuait mais cependant les coups de feu diminuèrent d'intensité car les soldats allemands avaient réussi à se faufiler dans le centre du pays et se répandaient vers les points défendus. Les défenseurs voyant que toute résistance devenait inutile se retiraient tout en combattant. Le Capitaine LEMAIRE qui avait voulu se rendre compte de l'endroit spécial de l'attaque vers le pont fixe sauté s'approche avec de grandes précautions le long du mur de l'Hospice de Saint-Hilaire, rue de Saint-Omer, et tout à coup s'écroule contre ce mur frappé à mort par la mitrailleuse placée à la fenêtre de l'étage d'une maison située de l'autre côté du pont; se relevant avec peine le Capitaine LEMAIRE est emmené dans la cour dudit Hospice où les premiers soins lui sont prodigués. On sut plus tard qu'il est décédé à DRINCHAM ou dans les environs. Ses officiers qui suivaient le mouvement arrivent à leur tour et enlèvent leur pauvre capitaine presque mourant à l'entrée de la rue de Cassel où une voiture militaire

l'emmène loin des champs de bataille. C'est la fin de la résistance les français qui étaient sur la rive droite sont débordés et quelques uns tués à leur poste de combat, les autres gravissent la côte pour essayer de prolonger la défense.

Un soldat belge s'était placé avec sa mitrailleuse au pied de la grande cheminée de la Société des Tuileries du Nord et du Pas de Calais et balayait impitoyablement toute la rue de la Gare et tua ainsi un bon nombre de soldats allemands. Hélas les envahisseurs passent la rivière soit à la nage, soit à l'aide de bateaux pneumatiques, se déversent dans la pâture de la montagne, prennent à revers ce brave combattant et le tuent à son poste.

Dès lors la ruée a lieu vers le centre de la cité. Les allemands excités par la bataille, ivres de carnage, pénètrent dans toutes les maisons, enlèvent les hommes et jeunes hommes qui s'y trouvent et les parquent sur la place disant, que 100 français seraient fusillés pour 10 soldats allemands morts.

Ces soldats portaient sur les manches de leur veste ces mots brodés en belle gothique « ADOLF HITLER » et devaient certainement faire partie de la célèbre division d'assaut "Adolf Hitler". Comme Maire de la commune j'ai été enlevé un des premiers et à ce moment il pouvait être 20 heures^{3/4}. En arrivant sur la place, j'y retrouvais mon neveu qui était allé avec moi tantôt sur les lieux de l'incendie, et alors, sans être complètement vêtus ni chaussés, on nous fait mettre en rangs et entourés d'une bonne garde, fusil et baïonnette à la bretelle, revolver au poing, nous allons, j'en suis persuadé faire notre dernière promenade. Comme le grand pont était sauté, il nous fallut passer par la rue de l'hospice et pour traverser la rivière l'Aa passer sur un pont de fortune monté par les soldats allemands et constitué par trois petits canots pneumatiques sur lesquels étaient posés des madriers pris au dépôt de matériel entreposé sur le terre plein des Tuileries du Nord par l'Armée Française ; le plus étonnant c'est que pas un civil ne tombe à l'eau et Dieu sait si le pont était peu stable... nous enfilons ensuite la rue de la gare et la route d'Eperlecques.

Au bout de quelques kilomètres, presque en face de la propriété privée de Monsieur Adolphe VANDESMET, industriel, j'ai l'impression que nos gardes chiourmes vont nous y faire entrer et je me dis : "Cette fois ça y est". Que s'est-il passé ensuite? Mystère. Après quelques minutes, on nous remet en route et environ un kilomètre au dessus, l'on nous fait entrer dans une cour de ferme. Encore une fois je crois que notre compte est bon. Mais le temps devenait mauvais, et comme un orage formidable se dressait à l'horizon, après être restés environ 1/4 d'heure assis sur les instruments aratoires, on nous fait entrer dans la grange de la ferme. Il était temps ce fut une avalanche qui tomba alors. C'est peut-être à cela que nous devons la vie. Nous avons eu, car il était plus de 22 heures, une tranche de pain noir sec, très sec et un peu de graisse. J'allais oublier de dire que la grange où nous étions réfugiés n'était pas bien grande et qu'une moissonneuse s'y trouvait déjà. Comme nous étions 102 civils et nos gardiens, nous n'avions pas beaucoup de place. Malgré le danger, le caractère français reprend ses droits et il y eut encore des blagues lancées alternant avec les éclairs et le tonnerre et la mort qui rodait autour de nous, représentée par les fusils et les revolvers des soldats. La nuit fut relativement calme et le lendemain à la première heure départ précipité pour... l'inconnu. Nos gardes nous font prendre la direction de BAYENGHEM les EPERLEQUES et après quelques kilomètres parcourus toujours sous bonne escorte, on nous fait entrer dans une pâture qui, par sa disposition semblait toute prête à nous voir exécuter. Placés en gradins, nous avons l'air d'être prêts pour ce qui nous attendait. Puis des groupes se formèrent çà et là des conversations s'engagèrent sur notre triste situation.

Soudain une discussion s'éleva entre le capitaine allemand, venu nous reconnaître et le Capitaine LEVEAUX. Le capitaine allemand prétendait que les civils seraient exécutés parce que la population wattenaise avait tiré sur les soldats allemands, le Capitaine LEVEAUX fier de sa parole assura l'allemand que seuls les soldats français avaient fait feu et le déclara d'une façon si énergique et si loyale que l'officier allemand lui demanda s'il voulait donner sa parole d'honneur. Aussitôt le Capitaine LEVEAUX donne sa parole d'honneur et jura qu'il dit la vérité. Bien, dit l'allemand, je veux bien vous croire mais nous allons voir. A ce moment

comme la plupart des soldats prisonniers avec nous s'entretenaient avec leurs officiers, l'un d'eux se détacha du groupe et s'adressant à l'officier allemand lui dit : "C'est tellement vrai ce que dit l'officier français que le Maire qui est ici avec nous peut le certifier aussi". "Ah ! le Bourgmestre est là, reprint l'allemand, faites-le venir". Je me tenais à quelque distance avec quelques compagnons d'infortune et à l'appel qu'on me lance, je m'approche. Le capitaine allemand répète sa question et à mon tour je donne ma parole d'honneur que pas un civil français n'a tiré sur les soldats allemands. L'allemand me remercie et me dit que bientôt nous serons fixés.

J'oubliais de dire que la pâture où nous étions parqués était remplie de tanks allemands de toutes tailles ; de plus des tentes étaient dressées et je crois que ce devait être là l'Etat major des chars qui attaquaient Watten et la région. Après quelques heures d'attente on nous fait sortir de la pâture et en route pour une nouvelle destination. Serait-ce cette fois la clôture de notre voyage ? Non, car arrivés sur la route de Bayenghem les Eperlecques, la troupe s'arrête et l'officier allemand nous dit : « vous êtes libres mais défense de retourner sur Watten avant mon ordre ». Défense de rester à Eperlecques car le feu sera trop violent, restez à Bayenghem sans en sortir ou vous serez fusillés". Quel soupir de soulagement fut poussé à cette heureuse nouvelle et je suis persuadé que bien des yeux se mouillèrent en pensant à tous ceux qui étaient restés à Watten et qui devaient se désespérer de notre départ si mouvementé et précipité.

Comme nous n'avions presque rien mangé depuis 24 heures nous nous sommes dirigés vers la Mairie de BAYENGHEM où justement Monsieur le Maire y était, environné d'une foule de réfugiés venant chercher là leur petite ration de nourriture. D'une façon tout à fait charmante et délicate, mon ami et Maire n'envisageant que le service à rendre sans bien se rendre compte que ce qu'il nous donnerait, le serait au détriment des réfugiés, qui, mon Dieu, s'en aperçoivent, nous distribua notre petite pitance et nous laissa après des remerciements gagner le logement qui voudra bien nous recevoir et déjà, nous sommes au mardi 28 MAI.

J'avais ordre comme Maire et chef de groupe de me présenter plusieurs fois par jour au bureau militaire afin de prendre les ordres des allemands relativement à notre retour à Watten.

Or, le mardi matin, comme d'habitude, je me présente à la maison où se trouvait installé le bureau sus-désigné et en arrivant à la porte je m'aperçois qu'il n'y a plus personne. Tout le monde était parti sans laisser d'adresse. J'appris plus tard que les allemands étaient partis vers Calais pour attaquer. Le bruit fut bien vite répandu que nous étions vraiment libres cette fois et que nous pouvions rentrer chez nous mais par petits groupes et à travers champs afin de n'être pas repris par les soldats allemands qui rôdaient dans tous les chemins.

Il était 11 heures lorsque nous rentrons, chacun dans son foyer, après un voyage que personne n'oubliera.

Personnellement je devais avoir une entrée assez mouvementée : le premier jour de l'attaque sur Watten, comme je l'ai déjà dit, toutes les maisons se trouvant sur la rive gauche de la rivière l'Aa devaient rester closes dans la crainte d'être mitraillées. Mon frère aîné, qui demeurait seul dans une maison proche du pont fixe écroulé, voulut se rendre compte de l'intensité de la bataille qui se déroulait autour de lui et ouvrit sa fenêtre et que se passa-t-il alors ? Il paraît qu'on le prévint du danger qu'il courait à rester ainsi, peut-être ne l'a-t-il pas entendu ? Toujours est-il qu'une balle française ou allemande, vint le frapper à la tête et tombant à la renverse sur le parquet de sa chambre, se fractura le crâne sur le bord de la charbonnière.

J'ai eu le temps de le voir avant d'être enlevé comme otage mais, à ma rentrée, voulant y faire ma première visite, je trouvais un cercueil au pied de l'escalier et le malheureux s'en était allé tout seul à un si triste moment et d'une si singulière façon.

Pendant ce temps que s'était-il passé à Watten ? Le samedi soir pendant que nous partions vers notre destin les allemands continuaient leur avance vers la montagne et la bataille était pour ainsi dire terminée.

Le dimanche matin, le calme le plus complet régnait dans la petite cité. Les allemands qui avaient laissé beaucoup des leurs sur le champ de bataille allèrent trouver

le chef d'exploitation de la C.G.T.V.N. (Compagnie Générale de Transports sur Voies Navigables) dont le bureau et le garage pour Watten se trouvent près de la salle Saint-Gilles et à proximité du pont tournant, et empruntèrent les tracteurs afin de rassembler leurs morts et les emmener en un lieu secret.

Vers 15 heures un violent tir d'artillerie rappela aux habitants que la bataille n'était pas terminée. Ce tir d'artillerie dura jusqu'à environ 22 heures. Vers 21 heures il sembla aux habitants que le sol était creusé sous leurs pieds par quelques mines ; en réalité il s'agissait de deux ou trois obus français à bout de course qui tombaient l'un sur la maison portant le N°20 de la rue Saint Antoine et l'autre dans un jardin voisin. La nuit fut calme mais, le lendemain matin qui était donc le lundi 27 mai des soldats allemands passaient dans toutes les maisons de la rue de l'Aa et invitaient les habitants à évacuer dans les deux heures car, disaient-ils, un violent tir d'artillerie allait commencer qui mettrait en feu et en morceaux. Il était alors 4 heures du matin. Les habitants encore sous le coup de l'émotion de ce qu'ils avaient vécu pendant trois jours n'entrevirent que leur sécurité et sans prendre le temps d'emporter des vivres et des vêtements s'en allèrent à la bonne aventure.

Beaucoup partirent par Millam et autant d'autres vers Merckeghem, Bollezeele. Les malheureux avançaient dans le feu sans le savoir car les allemands attaquaient en direction de la mer et se servaient des français comme écran de protection dans leur avance. Quelques-uns rentrèrent le soir harassés de fatigue. D'autres plus nombreux marchèrent toujours en avant talonnés par les allemands et arrivèrent ainsi aux frontières de la Belgique, enfin quelques isolés arrivèrent en Belgique et plus exactement à ROULERS.

Un certain nombre d'habitants enfin restèrent chez eux et n'eurent pas à déplorer de malheurs dans leur famille car, sur la route de Watten à Bollezeele quelques personnes et enfants de Watten furent blessés assez grièvement.

Le lundi après midi la bataille était terminée et les maisons qui étaient closes depuis le jeudi 24 mai, rouvrirent leurs volets et la vie recommença tout comme auparavant sauf que l'on voyait circuler dans les rues des soldats

allemands hier encore prêts à nous tuer, aujourd'hui redevenus hommes comme nous.

Toute la journée du dimanche , des tanks, des camions, des motocyclettes passèrent dans la rue de l'Hospice pour ensuite se diriger vers les Flandres et de là vers DUNKERQUE.

Ce défilé continua aussi dans la matinée du lundi et dans l'après-midi du mardi 28 Mai.



Mr Félix DURIEZ

1867-1957

maire de Watten de 1920 à 1930

et de 1935 à 1941

JOURNAL DES FLANDRES

1^{er} FEVRIER 1985 — 3 F 40 — Hebdomadaire n° 2239 — 8, rue de la Gare, 59300 BERGUES — Téléphone: 68.60.02

Hitler a perdu la guerre à Watten

Il donne l'ordre à ses Panzers
de stopper à 16 km de Dunkerque

L'ordre d'arrêt de Hitler

Le commandement suprême intervint ce jour-là dans les opérations d'une manière qui aura les effets les plus pernecieux sur le cours de toute la guerre. Hitler arrêta sur l'Aa l'aile gauche de l'armée. Toute traversée de la rivière fut interdite.

On ne nous en donna pas la raison. L'ordre contenait les mots : « La Lutwaffe se chargera de Dunkerque. Si la prise de Calais présente des difficultés, on la confiera également à la Lutwaffe. » Je cite de mémoire. Nous étions stupéfaits. Mais il était difficile de contrevenir à cet ordre dans l'ignorance où nous étions de ses motifs. Les divisions blindées reçurent donc pour instruction : « Tenir la ligne du canal. Utiliser le temps d'arrêt pour la remise en état. » La vive activité de l'aviation ennemie ne rencontra pas de riposte de notre part.

Texte extrait des mémoires du Général Guderian

Wattenberg vous regarde dans le ventre

Le 25 mai, de bonne heure, je me rendis à Watten visiter la Leibstandarte et me rendre compte de l'exécution de l'ordre d'arrêt. Une fois à Watten, je vis la Leibstandarte en train d'avancer au-delà de l'Aa. Sur la rive opposée se trouvait le Wattenberg, hauteur de 72 mètres, qui suffisait, dans cette région marécageuse et plate, à dominer toute la contrée. Au sommet, dans un vieux château en ruines, je tombai sur Seep Dietrich, commandant l'unité. Comme je demandais pourquoi l'ordre n'avait pas été rempli, on me répondit que Wattenberg « vous regardait dans le ventre » sur l'autre rive ; c'est pourquoi Seep Dietrich avait sans hésiter décidé de s'en emparer le 24 mai. La Leibstandarte, de même que le régiment d'infanterie Gross Deutschland sur sa gauche, avançait donc en direction de Wormhout- Bergues. Étant donné cette évolution favorable, j'insistai sur les lieux mêmes la décision des chefs responsables et me soucia de faire suivre la 2^e Panzer pour soutenir l'avance.

Ces titres et extraits d'articles sont parus dans l'hebdomadaire "Le Journal des Flandres qui a consacré plusieurs pages aux événements de mai 1940 à partir du 1^{er} février 1985.

ANNEXES

WATTENAIS MORTS POUR LA FRANCE
1939 - 1945

DENIS Eugène
GOGIBUS Maurice
GUILBERT Georges
HAUDIQUET Jean
HERMANT Henri
HUBERT Mathurin
LEULLIETTE André
LEULLIETTE Pascal
LEYNAERT Victor

MERLIN Félicien
PENET Alexis
PHILIPSON Henri
POTIER André
RENAUX Jacques
ROUSSEN Jean
SEGART Auguste
VASSELLE Jules
VERKEN Alfred



Commémoration du 50^{ème} anniversaire de la Libération
en présence du Préfet de Région le dimanche 11 septembre 1994

LISTE DES VICTIMES CIVILES
de la 2^{ème} GUERRE MONDIALE

Bataille de Watten – mai 1940

DAVERDON Félicie veuve VANDERMERSCH 07/06

DURIEZ Louis 26/05

LEUWERS Robert 25/05

NEVEN Abel 25/05

NEVEN Emilienne 25/05

VANDERMERSCH Eymar 25/05

Bombardement et mitraillage – 31 octobre 1941

BAYARD Ulric

BOSSART Marie épouse VENANT Henri

VANDEBOSSCHE Maurice

Explosion munitions au camp de la tuilerie – 30 décembre 1942

DEVULDER Marcel

MANIER Jacques

Bombardement aérien – 27 août 1943

BEAULIEUX Henri

BEAULIEUX Violette

DEVIENNE Marcelle épouse GUILBERT

GUILBERT Thérèse

GUILBERT Francis

HOORNAERT Joséphine

MELLIET Maximilienne

MERLIER Ernest

REVILLON Cécile

Bombardement aérien – 02 février 1944

GUILBERT Marguerite épouse PERSYN

PAUWELS Léon

PERSYN Paulette

ROSSELOT Mireille

Bombardement aérien – 19 mars 1944

BALTHAZAR Adèle épouse DEVIN

DEVIN Charles

Bombardement aérien – 6 avril 1944

CODRON Thérèse épouse PANNEELS
DERAM Marcel
DESOUTTER André
DUCHER Arthur
DUMONT Eugène (décédé le 12/04)
MORETTE Alfred
SAMYN Josianne
SERGENT Euphrasie épouse SAMYN Romain

Bombardement aérien – 1^{er} mai 1944

HOLLAND Louis

Bombardement en gare d'Hazebrouck – 25 mai 1944

HENNEL Jean
SAMYN Marius

Bombardement aérien – 25 juin 1944

BEYAERT Lucie veuve DUVET
DUVET Marius
GOKELAERT Louis
DERAM Léonie épouse GOKELAERT
GOKELAERT Josseline
GOKELAERT Nelly
GOKELAERT Jean-Claude
GOKELAERT Rolande
GOKELAERT Roseline

Service du Travail Obligatoire

DELPierre Fernand 17/12/43 à Dora (Allemagne)
DEKYDTSPOTTER Fortuné 07/08/44 à Marienberg (Allemagne)

Mariniers du Bateau "Henriette"- 02 juin 1944

VANWESEMAEL Simonne épouse DUFOUR Oscar
DUFOUR Yolande

Explosion d'un engin de guerre au camp de munitions
de la boule de Canon, au bois du Ham – 17 juin 1946

LOGGHE Désiré
LOGGHE Jean

N'OUBLIONS-PAS LES WATTENAI

**MORTS POUR LA FRANCE DURANT LA
1^{ère} Guerre Mondiale 1914-1918**

ARTISIEN Ludovic	BALLE Albert
BECQUET Désiré	BEYAERT Lucien
BEYAERT Paul	BILLIN Alphonse
BRACHET Octave	BUCHÉZ René
BURGHGRAEVE Jules	CADART Adrien
CADYCK Alfred	CAENES Norbert
CAGNOLA Raphaël	CARPENTIER Albert
CARRE Gaston	CARRE Georges
CARRE Marcel	CARRE Noël
CLAYES Paul	CLEMENT Constantin
COEVOET Auguste	COPMAN Albert
COTTE Alfred	DALLONGEVILLE Ernest
DEBORGNÉ Eugène	DECOOL Jacques
DECOURT Jules	DECRETON François
DEGRAEVE Moïse	DELASSUS Charles
DELATTRE Albert	DELATTRE Emile
DELHELLE Eugène	DELPLACE Elie
DEMARLE Albert	DENIS Louis
DERAM René	DERRUDER Elie
DEVESTEL Emile	DEWULF Fernand
DIRSON Camille	DRIEUX Gabriel
DURIEZ André	FOCKEU Léon
FONTAINE Victor	GASTALLE Julien
GAY Léon	GEORGE Gaston
GOGIBUS Arthur	GOURNAY Albert
GOURNAY Auguste	GOURNAY Augustin
GOURNAY Clovis	GOURNAY Henri
HAUDIQUET Julien	HORRY Léon
LARIVIERE Léon	LECOINTE Alfred
LECOCQ Julien	LEFEBVRE Fernand
LESCIEUX Edgard	LEUWERS Maurice
LIEVIN Victor	LORIO Paul
MARQUAND Edmond	MIEZE Henri
MOREAU Joseph	MORETTE Jean-Baptiste
OTT Léon	OUTREMAN Albert
PANNIER Marc	PELERIN Paul
PYCKAERT Ernest	QUERQUAND Ovide

RAUX Paul
ROUX Arthur
RYCKEWAERT Albert
TANT Félix
TOLANT Germain
VANDENBOSSCHE Albert
WOESTELANDT Joseph

RECOURT Louis
RYCKEBUSCH Auguste
SCHAPMAN Jules
TERLYNCK Sévère
VANDENBOSSCHE Agénor
VERGRIETE Joseph

CEUX MORTS EN INDOCHINE

Marius BOUIN

Francis LOGGHE

ET CEUX MORTS EN ALGERIE

René DRILA

Paul MORTIER

INDEX

- p. 7 : Avant Propos
- p. 9 : Récit du Capitaine Leveaux
- p. 24 : Citation à l'ordre de l'Armée du Capitaine Leveaux
Texte manuscrit du capitaine Leveaux
- p. 27 : Récit de Mr Félix Duriez
- p. 38 : Extraits d'articles de presse
- p. 39 : Annexes
- p. 40 : Liste des wattenais morts pour la France en 1939-45
- p. 41 : Liste des victimes civiles de la 2^{ème} Guerre Mondiale
- p. 43 : Liste des wattenais morts pour la France en 1914-1918
- p. 44 : Wattenais morts en Indochine et en Algérie

Illustrations photographiques:

- p. 8 : portrait du Capitaine Leveaux
Reproductions de cartes postales :
Images de Watten vers 1940 (collection René Logghe)
- p. 12 : - Vue de la vallée de l'Aa prise de la Montagne
- Extrémité de la rue de l'Aa limite de Watten et Holque
- p. 14 : - Le Double Pont fixe franchissant l'Aa (emplacement de l'actuel pont)
- L'entrée de Watten après le pont (actuelle rue du Gral de Gaulle)
- p. 17 : - Cité St Michel, la place du Capitaine Leveaux a été érigée sur le lit bouché du canal de l'Aa qui passait devant les maisons
- passerelle des eaux de Houlle franchissant la Colme et pont tournant dit "Pont Coquel", à droite les bâtiments des Coopérateurs des Flandres décrits par Mr Duriez dans son récit.
- p. 19 : - La salle St Gilles en 1940
- l'Aa devant les Tuileries du Nord situées au bout de la rue de l'Emitage.
- p. 25 : - Inauguration de la place du Capitaine Leveaux le 8 mai 1985 à l'extrême gauche Melle Leveaux,, au micro Mr Penant
photo Marcel Delaplace
- p. 37 : - Mr Félix Duriez lors de l'inauguration du Monument aux Morts le 27 juillet 1921 (photo collection M.Delaplace)
- p. 40 : - commémoration du cinquantenaire de la Libération le 11 septembre 1994, en présence du Préfet de Région et de représentants des Alliés. A cette occasion, le Monument aux Morts a été rénové et les noms victimes civiles inscrits au fronton.
photo Michel Derudder
- p. 48 : - rassemblement au Monument aux Morts le 8 mai 1945 après le Te Deum et le défilé de la Victoire.



La foule autour du Monument aux Morts après le défilé
de la Victoire le 8 mai 1945